

Groupe Parole

Rencontre n°46, le
Lundi 13 février 2012
à 20h, salle chorale
à Semécourt



Cendres

Un vieux rabbin racontait à ses enfants :
« Chacun de nous est relié à Dieu par un fil.
Et lorsqu'il commet une faute, le fil est cassé.
Mais lorsqu'on regrette sa faute, Dieu fait un nœud au fil.
Du coup, le fil est plus court qu'avant.
Et le pécheur est un peu plus près de Dieu !

Ainsi de chute en chute, de faute en repentir,
de nœud en nœud, nous nous rapprochons peu à peu du Seigneur.

Finalement, chacun de nos péchés est ainsi l'occasion
de raccourcir d'un cran la corde à nœuds
et d'arriver plus près du cœur de Dieu.

Tout est grâce.

De chute en chute, plus près de Dieu : Texte juif tiré de Parables pour aujourd'hui, Jean Vernet, Droguet et Ardant

Le secret de l'amour

Le 22 février prochain, en pleine semaine, les chrétiens se rassembleront dans les églises pour vivre la célébration du mercredi des Cendres.

Quand nous prenons conscience de notre fragilité, de nos chutes et faux-pas dans nos manières d'aimer, nous nous laissons marquer le front par les cendres. Ce geste signifie que nous choisissons désormais d'accueillir en toute confiance l'amour inconditionnel que Dieu offre à chacun. Il œuvre dans le secret du cœur, pour rendre notre vie fertile.

Si les cendres symbolisent le gris des blessures que nous infligeons aux autres ou à nous-mêmes, elles désignent aussi le désir d'un changement que nous voulons mettre en place dans la relation à nos proches. Commencer et recommencer une conversion dans le quotidien et découvrir le secret de l'amour, voilà le sujet de cette nouvelle réflexion.

Je vous en souhaite bonne lecture,

Marie-Reine

Des témoignages illustrent le chemin possible.

Le mercredi des Cendres introduit le temps du Carême ; pendant ces 40 jours offerts aux chrétiens, ils s'engagent dans un travail sur eux-mêmes pour vivre le partage, la prière, le jeûne en lien avec l'Évangile et la vie quotidienne.

Je prie dans la confiance, de Sœur Emmanuelle

« La manière de prier n'est pas toujours la même, elle évolue au cours de la vie, et au fur et à mesure que les années passent, elle se simplifie beaucoup. Quand j'étais jeune, j'aimais les belles prières mystiques. On est transporté par ces prières et, au moment où on les fait, on se sent consolé, heureux de prier et d'être avec Dieu. (...) A un certain moment de la vie, il peut nous arriver de traverser une période durant laquelle on ressent une certaine aridité : la prière n'apporte plus de consolations, on s'ennuie en priant, on essaie d'écourter le temps consacré à la prière. (...) Et finalement, je suis arrivée à la troisième étape, celle de la prière du pauvre. On commence à se rendre compte que la prière devient quelque chose de vrai quand on se trouve devant Dieu dans toute notre nudité, notre faiblesse, notre impuissance, avec les distractions qui sont les nôtres. (...) Dans la vieillesse, nous sommes obligés de voir nos limites, nous les touchons du doigt ; je crois que nous sommes alors plus proches de Dieu, (...) Dieu se penche avec prédilection sur l'être faible, sur l'être sans défense qui crie vers lui en demandant de l'aide. (...) Dans l'Évangile, nous voyons que Jésus prie Dieu en l'appelant « Abba ». Abba en araméen, est un mot très simple que l'enfant utilise pour appeler son père. Un jour je me trouvais sur les rives du Jourdain, (...) je vis un enfant sur le rivage qui voulait sauter dans l'eau, mais qui avait peur : alors il se mit à crier : « Abba ! abba ! » et son père est arrivé immédiatement, lui a tendu les bras, et l'enfant s'est jeté à l'eau dans les bras de son papa (...). C'est devenu pour moi un symbole de la prière et de la vie spirituelle. On est sur terre et on a peur de l'eau, de la vie, et on crie : « Abba ! Papa ! » C'est le cri de la confiance. (...) mais pour arriver à prier ainsi, on doit traverser des moments d'épreuve, quand la prière semble ne plus avoir de goût, quand on ne sait plus bien à quoi elle sert, puisque, évidemment, Dieu ne nous répond pas de manière sensible. Et alors, quand on en arrive à ce point, où l'on se demande à quoi ça sert de prier, on peut dire : « Tu es mon papa, aide-moi. » c'est à ce moment qu'advient, entre Dieu et l'homme, une sorte de symbiose, une union intime et très profonde (...) mais même si notre prière part de ce cri : « Abba ! Papa ! j'ai peur, je n'y arrive pas, viens m'aider ! », cela ne se passera pas comme pour l'enfant sur la rive du Jourdain qui voit arriver immédiatement son père qui le serre dans ses bras (...). Cela se fera pourtant d'une manière plus forte que dans la vie sensible, d'une manière plus durable, éternelle, non passagère, parce qu'il s'agit d'une relation, d'un lien avec le Dieu tout-puissant. (...) Quand ce

lien part d'un cœur de pauvre, il acquiert une force incroyable. Aujourd'hui, ma prière est devenue quelque chose d'extrêmement simple. (La Vie, 26 janvier 2012)

Quand je donne, je me laisse transformer, de Marie-Hélène Mathieu

« Si tu veux rencontrer Jésus, enseignait l'écrivain catholique Frédéric Ozanam (1813-1853), mets ta main dans celle d'un pauvre. » Le pauvre peut être aussi bien la personne souffrant d'un handicap mental que notre grand-mère isolée. Ce qui est essentiel, c'est que nous évitions de nous placer comme le bienfaiteur, comme la main qui donne par rapport à celle qui reçoit. C'est toujours une tentation de nous gratifier de nos bonnes actions. Or, nous ne sommes pas au-dessus de l'autre. Après avoir dépassé notre peur du handicap ou de la souffrance, avoir noué une amitié avec ce pauvre, nous découvrirons que cette dernière nous transforme en profondeur, nous révèle nos blessures et nous aide à les accepter. Jusqu'à ce que nous reconnaissons qu'à travers ce pauvre, c'est le Christ lui-même qui nous a transformés. (PRIER 338, janvier-février 2012)

Je jeûne de ce qui me sépare des autres

Il y a quelques jours, paraissait dans un journal ⁽³⁾, un article traitant d'une nouvelle addiction, appelée la cyberdépendance. Internet a bouleversé notre rapport aux connaissances mais aussi nos contacts avec les autres. Cette ouverture sur le monde et sur les autres, offre tant de possibilités d'enrichissement mais également tant de raisons de devenir « accroc », si on n'y prête pas garde. Un psychologue américain a établi un test pour que chacun puisse mesurer son degré de dépendance. A la base, il y aurait un désir d'éviter certains problèmes de la vie courante. L'engrenage de la satisfaction qui en découle fait que, finalement, la personne se perd dans le virtuel. Quand le virtuel fait préférer ce contact plutôt que celui de ses proches dans la vie réelle, la relation souffre et s'essouffle. « L'épouse de Samuel a fini par tirer la sonnette d'alarme. Après quelques franches explications, un accord a été trouvé. Pendant les vacances, il débranche » écrit l'auteur de l'article.

Qu'y a-t-il à gagner d'entreprendre le jeûne de cette dépendance et de toutes celles qui font perdre la notion du temps et l'affection des siens ? Que trouver en échange de « l'anxiété de ratage » éprouvée dès que la connexion est impossible ? Thierry se bat pour le sevrage : « En échange, j'ai trouvé une présence plus généreuse avec les miens » avoue-t-il.

DANS LA TRADITION JUIVE DE L'ANCIEN TESTAMENT, on donnait un sac de cendres à ceux qui avaient péché en disant : « *Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.* » Pendant des siècles, les chrétiens ont reçu les cendres en entendant cette parole. Depuis quelques années, son imposition est accompagnée d'un verset de la bonne nouvelle de Marc (1,15) : « *Convertissez-vous et croyez à l'Évangile.* »

Que nous dit cet Évangile du mercredi des Cendres, en Mt 6, 1-6. 16-18 ?

Comme les disciples s'étaient rassemblés autour de Jésus, sur la montagne, il leur disait : « Si vous voulez vivre comme des justes, évitez d'agir devant les hommes pour vous faire remarquer. Autrement, il n'y a pas de récompense pour vous auprès de votre Père qui est aux cieux. Ainsi, quand tu fais l'aumône, ne fais pas sonner de la trompette devant toi, comme ceux qui se donnent en spectacle dans les synagogues et dans les rues, pour obtenir la gloire qui vient des hommes. Amen, je vous le déclare : ceux-là ont touché leur récompense. Mais toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que donne ta main droite, afin que ton aumône reste dans le secret ; ton Père voit ce que tu fais en secret : il te le revaudra.

Et quand vous priez, ne soyez pas comme ceux qui se donnent en spectacle : quand ils font leurs prières, ils aiment à se tenir debout dans les synagogues et les carrefours pour bien se montrer aux hommes. Amen, je vous le déclare : ceux-là ont touché leur récompense. Mais toi, quand tu pries, retire-toi au fond de ta maison, ferme la porte, et prie ton Père qui est présent dans le secret ; ton Père voit ce que tu fais dans le secret : il te le revaudra.

Et quand vous jeûnez, ne prenez pas un air abattu, comme ceux qui se donnent en spectacle : ils se composent une mine défaite pour bien montrer aux hommes qu'ils jeûnent. Amen, je vous le déclare : ceux-là ont touché leur récompense. Mais toi, quand tu jeûnes, parfume-toi la tête et lave-toi le visage : ainsi ton jeûne ne sera pas connu des hommes mais seulement de ton Père qui est présent dans le secret ; ton père voit ce que tu fais en secret : il te le revaudra.

QUEL CHEMIN CONDUIRA À CETTE INTIMITÉ ?

Jésus nous lance ici, une invitation inespérée : celle de rencontrer le Père qui est présent dans le secret.

Pour l'expliquer, Jésus part de ce qui était déjà prescrit dans la loi juive. Mais il dénonce l'application intellectuelle et rituelle de ces commandements. En effet, il ne s'agit pas de jeûner, prier et donner là où il fallait et quand il le fallait, comme pour se débarrasser d'une tâche, tout en se contentant de paraître et d'être agréable aux yeux des hommes.

Jésus complète ces préceptes humains en proposant de les vivre à partir du cœur, là où une rencontre devient possible ; trouver l'attitude du « juste » en se façonnant un cœur de juste, capable de s'ajuster constamment à l'exemple de Jésus.

Il annonce qu'il s'agit désormais de se mettre en mouvement à l'intérieur de soi. Le jeûne qui allège de ce qui fait obstacle à la vie intérieure, le partage d'où naîtra une amitié, la prière qui part d'un cœur de pauvre, sont des moyens, des occasions pour commencer à « bouger » quelque chose en soi.

MAIS COMMENT CELA SE FERA-T-IL ?

Chacun trouvera sa réponse dans la relation qu'il a avec lui-même, avec les autres et avec Dieu. La qualité de la relation est presque toujours le résultat de l'éducation que nous avons reçue et que nous transmettons. Nous avons beau croire et dire que nous aimons, la relation avec laquelle

nous fonctionnons fait bien souvent souffrir l'un ou l'autre partenaire. Alors chacun peut commencer un travail de questionnement sur la relation qu'il a avec lui-même et avec les autres.

APPRENDRE À COMMUNIQUER

Cette dynamique fait entrer dans un amour sans limites, dans un bien « vivre avec ». Elle jalonne aussi la relation qui offre de rencontrer Celui qui nous aime, tout en aimant ceux que nous rencontrons.

Pour apprendre à communiquer à l'intérieur de la relation, je cite deux personnes qui ont, parmi d'autres, recherché quelques termes communs à toutes relations. Ils ont mis à jour quelques fondements élémentaires de la relation humaine dans le concret du quotidien.

TROUVER LA RELATION JUSTE

Le psychologue Jacques Salomé a recensé dans un de ses livres ⁽¹⁾, quatre fonctions relationnelles de base qui aident à vivre une relation « juste » en apprenant à communiquer d'abord avec soi-même pour communiquer avec les autres. Ainsi, les verbes : **donner, recevoir, demander, refuser**, forment ce qu'on appelle, en psychologie, le carré magique. L'homme d'Église, François Varillon propose six démarches essentielles de l'amour. Il développe dans son livre ⁽²⁾ comment *offrir, donner, pardonner, accueillir, demander, refuser*, afin de se mettre dans une disposition « juste » .

Examinons de plus près comment ces verbes dynamisent les relations pour lesquelles nous sommes faits, comment ils nous viennent en aide pour devenir « juste » dans notre partage, notre prière, notre jeûne, comment ils leur donnent un sens. Je retiendrai **ceux que les deux auteurs proposent en commun** : *donner, recevoir-accueillir, demander, refuser*. Des termes qui par leur interaction, aident à développer une relation « juste » avec nos proches, en famille, en société.

Donner et savoir donner

Jésus a montré en exemple la pauvre veuve qui avait donné dans le Trésor du temple, non pas son superflu mais de son indigence. « *Car donner sans s'appauvrir, ce n'est pas vraiment donner* », écrit François Varillon.

Notons que ce mot reste équivoque et d'après Jacques Salomé, « *il ne prend un sens que par son complément : je donne quoi ? Car je peux donner aussi bien des coups de pied que de la sollicitude, des soucis, des ordres ou de l'écoute.* »

Il va plus loin encore et met en garde contre **quatre pièges** à éviter, même quand nous nous croyons de bonne foi.

Il y a le piège dans lequel on tombe quand on n'écoute pas les besoins de l'autre, préférant nier les différences, ou reprendre un schéma parental, c'est le premier piège :

donner ce que je voudrais recevoir. Par exemple : « *J'aime être accueillie par un « Comment a été ta journée ? » ou « Qu'as-tu fait cet après-midi ? » dit une épouse. « Sachant combien c'est bon d'être ainsi reçue, je questionne mon mari quand il rentre, je lui demande de me raconter ce qu'il vit. Mais lui ne me pose jamais de questions.* »

Et le mari dira : « *Ma mère était intrusive, elle me questionnait sans cesse, il me semblait toujours devoir rendre des comptes. Maintenant je n'aime pas les questions, je les trouve indiscretes et dérangeantes, aussi je n'en pose jamais à ma femme pour ne pas avoir l'air de contrôler sa liberté. Je voudrais bien qu'elle fasse avec moi comme je fais avec elle.* »

Le deuxième piège renferme **les dons-demandes**. Ici encore, la bonne foi peut créer un malentendu chaque fois que nous donnons par exemple, des marques d'attention qui prennent l'allure de demandes. Chaque fois que nous investissons beaucoup d'attente chez une personne qui ne peut pas y répondre, cela crée de la frustration car le don de notre attention est reçu, par les enfants surtout, comme une demande. « *Fais attention ! Écoute-moi quand je te parle ! Ne roule pas trop vite ! Prête tes jouets à ton frère !...* » Observons-nous en train d'adresser ce genre d'injonctions à nos proches, elles cachent bien souvent le souhait de notre valorisation, dit l'auteur.

Le troisième piège renferme **les dons-redevances**.

Ils concernent les dons que nous faisons quand nous souhaitons rendre pour ne pas se sentir en dette, quand nos dons créent un attachement malsain avec une personne, quand nos dons entraînent un reproche : « *Tout ce que j'ai sacrifié pour mes enfants !* »

Et puis, le quatrième piège, appelé **dons-offrandes**, serait de rester propriétaire de son don, alors qu'un don réel serait une offrande dénuée d'exigence. « *Je lui ai offert un disque et, deux semaines plus tard, je lui ai demandé si elle avait écouté mon disque... Mon disque !* »

Recevoir -accueillir

« *Nous agissons comme des infirmes du recevoir* » dit Jacques Salomé.

Recevoir suppose faire de la place en soi pour héberger quelque chose que l'autre donne. Alors que nos vies, nos cœurs, nos âmes sont déjà si remplies de nos certitudes, de nos suffisances, de nos peurs, comment faire de la place en soi pour recevoir, sans craindre l'intrusion, des propositions inattendues, des marques d'intérêt?

Recevoir suppose d'accepter ce que l'autre me propose et qui risque de m'enrichir ou peut-être de me posséder; mon ego, mon autosuffisance me laisseront-ils ouvrir mon cœur pour recevoir, sans les dévaloriser, les idées nouvelles ou les gratifications que l'autre me donne?

Recevoir suppose de se laisser déranger au risque de devoir changer, par le don qui arrive. Ne suis-je pas déjà en train de me dire que je préfère me débrouiller par moi-même?

Recevoir suppose l'humilité de reconnaître l'altérité : celui qui donne vient me compléter en me révélant mes manques; ai-je le désir de dire à l'autre: "merci, j'ai besoin de ce que tu me donnes."

Recevoir suppose l'audace de dire à l'autre: "j'accepte de toi ce que tu souhaites me donner, merci pour ce que tu me donnes et qui rend ma vie plus belle."

Recevoir suppose regarder l'autre dans les yeux et lui dire: "je me construis avec ce que tu me donnes."

Recevoir suppose que l'on devienne ou redevienne élève pour écouter un refus, une remise en cause sans peur d'y voir une leçon infligée mais y trouver une occasion pour grandir en humanité.

Pour François Varillon, *recevoir est moins fort qu'accueillir*. On peut recevoir passivement, mais accueillir implique un OUI délibéré : « *L'accueil de Marie, son OUI, est un modèle pour tous les siècles.* »

Dans les Actes des Apôtres (20,35) Paul dit lui-même : "*Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir*".

Recevoir, ça s'apprend aussi car celui qui ne sait pas recevoir prive celui qui donne, du bonheur de donner.

Demander

Pour Jacques Salomé, « *demander, c'est courir un double risque, celui de rencontrer un refus ou celui d'être comblé.* »

La règle pourrait être, d'une part, **d'être attentif à la demande de l'autre**. Entre peurs, désirs, besoins et manques, comment comprendre la demande de l'autre sans se laisser envahir par une **demande qui culpabilise** ou une demande qui exige ? « *Ton frère m'a dit qu'il me prendrait avec lui pour les vacances de Noël, mais je ne sais pas que faire cet été... c'est dur de rester seule quand tout le monde est parti !* »

D'autre part, il s'agit de **savoir soi-même bien formuler sa demande**, sans piège, et sans reproches mais en faisant une proposition concrète en laissant à l'autre la responsabilité de son refus ou de son acceptation.

En quelques mots, François Varillon présente à la fois la difficulté et la richesse d'oser demander. « *Demander, c'est avouer qu'on a besoin des autres, c'est accepter d'être leur obligé : c'est la vraie pauvreté spirituelle. Demander, c'est respecter les autres, en rendant justice à priori à leur générosité ; c'est donner aux autres la joie de donner ;*

C'est déjà leur montrer qu'ils existent, car on ne demande rien à ceux qui n'existent pas !

Il y a quelque chose d'antiévangélique dans la phrase : « Je ne veux rien avoir à lui demander ! » Bienheureux au contraire ceux qui ont une âme de pauvre et qui avouent, non seulement à Dieu, mais à leurs frères humains, leur indigence. »

Refuser

De notre manière de *demander* ou d'*entendre une demande* découleront nos manières de *donner*, de *recevoir*, mais aussi de *refuser*.

« **Refuser est le verbe de la liberté dans l'amour** », écrit François Varillon. « *Nos ressources sont limitées, notre temps aussi, et également notre santé. Il faut donc refuser. (...) Refuser est le mot du discernement et de l'équilibre : un service peut être le refus d'un autre service ; un engagement social peut être le refus d'un autre engagement social* » dit-il encore.

Pour Jacques Salomé aussi, refuser devient un acte de discernement et d'honnêteté envers les autres et vers soi-même quand nous sommes capables de le mettre en œuvre ; car souvent **nous craignons de refuser** de l'aide, un service, un partage, un conseil, **par peur de blesser** la personne.

Nous craignons le manque quand il s'agit de refuser et jeûner des différents liens qui enchaînent. Mais le manque peut aussi être une chance pour accueillir quelque chose qui nous fait grandir en liberté et en humanité : « *À chaque fois que le manque se fraye un passage en nous et se laisse transformer, nous gagnons en force et en vitalité.* »⁽⁴⁾

Mercredi des Cendres, Carême... cette année est un nouveau départ !

Nous venons de voir des démarches qui sensibiliseront peut-être nos pas vers un moment d'amour authentique quand nous donnons ou recevons. Elles nous aideront peut-être à revisiter notre prière à la lumière d'un cœur de pauvre. Elles donneront peut-être à notre jeûne un goût de liberté si nous osons refuser des liens qui nous en privent.

Serons-nous au rendez-vous de l'invitation que Jésus donne ?

La citation de Sylvie Germain⁽⁵⁾ nous y encourage :

« **Le véritable au-delà se situe au-dedans, au plus intime de la personne humaine.** »

(1) Jacques Salomé-Sylvie Galland, *SI JE M'ÉCOUTAIS JE M'ENTENDRAIS*, les éditions de l'Homme, 1990)

(2) François Varillon, *LA PAROLE EST MON ROYAUME*, éd. Le Centurion (1987)

(3) Républicain Lorrain, lundi 30 janvier 2012, page 4 *Le dossier du lundi*

(4) Catherine Ternynk, psychanalyste, *La Vie*, 8 décembre 2011

(5) Sylvie Germain, *La Croix*, 14 avril 2011